

L'heuristique d'une Marionnette, à la façon de Francis Ponge

Philippe Choulet
Université de Strassburg

Résumé de l'article: On s'essaie à décrire la genèse d'une recherche sur les Marionnettes et les "trouvailles" qui en résultent. Or, si cette recherche est solitaire, elle fait se croiser de multiples voix. Le problème est 1° de formuler des problèmes un peu nouveaux ; 2° de faire venir des concepts adéquats tantôt à partir de sa propre culture, tantôt par le don d'attraper les bonnes idées qui passent : il faut cultiver l'art du kairós, du moment propice, de la bonne occasion... L'article présente à la fois la fiction du monologue intérieur, les réflexions méthodologiques transcendantes et le processus de recherche proprement dit.

Mots clés: Marionnette. Instruire. Apprendre. Ethique. Art-Thérapie.

Avant-propos.

Livrer un texte, un livre à une Revue, à un éditeur, c'est livrer un résultat, un produit censé être fini, parfait : on ne laisse pas les échafaudages en livrant la maison. Silence sur la genèse. Nietzsche : ce qui est parfait est censé ne pas être fait... On ne montre pas le *work in progress*, le travail de brouillon, les procédés de recherche, l'heuristique des idées... Difficile présomption. Faisons une exception, puisque c'est justement de recherche qu'il s'agit. Et nous savons aussi que les brouillons sont aussi *révélateurs* que les produits finis...

Il y a plusieurs types de chercheurs et de recherches. La forme dominante, dont le modèle est scientifique, est celle du laboratoire des Centres de Recherche. Il y a aussi le travail collectif, fait de la dialectique intersubjective entre travail individuel solitaire et confrontation réciproque des hypothèses et des trouvailles (dans un Colloque, par exemple)... Sera seulement livré ici une recherche personnelle — même si le travail intellectuel n'est jamais absolument solitaire : il y a en nous les livres, les idées, les spectacles, les rencontres, donc l'humanité savante... Notre intériorité est multiple, à plusieurs noms (Nietzsche). Proust parlait d'un "moi feuilleté"... Il y a du monde... Soit. Comment cherche-t-on dans la solitude ?

Ces notes restituent un travail silencieux, privé, intime, secret — à la limite de l'indicible... Il ne s'agit pas de tout dire, d'autant que cette prétention serait vouée à l'échec, en raison de la ruse et du masque de la conscience de soi, qui ne dira jamais tout, soit parce qu'elle n'ose pas, soit parce que certaines intuitions n'entrent pas dans le discours. Sartre disait, à partir des

révélations de la micro-physique, que l'observation intervient toujours sur ce qui est observé, le transforme, le modifie. La reconstitution de ce travail souterrain est nécessairement fiction et artifice, comme sur la scène d'un crime. Il faut évidemment supposer un peu d'innocence et de franchise... On peut juste travailler en approximation et se consacrer essentiellement aux points de repère et aux moments décisifs. Un modèle d'une écriture de ce genre est l'ouvrage de Francis Ponge, *Méthodes*. J'essaie de restituer un premier jet, celui des associations, des rapports, des analogies et des différences, des pas de côté, aussi. Premier jet qui exprime mon univers mental, intellectuel et théorique ainsi que le labyrinthe de ma méthode, et ce malgré les risques du narcissisme (le moi est haïssable quand il se prend pour centre, dit Pascal) ou de l'obscénité ("mettre son cul sur la commode", disait Genet).

Je choisis, pour montrer une logique de la recherche dans le domaine de la Marionnette, d'exposer le tout début du travail de découverte ou d'invention pour un travail sur l'art thérapie, sur le soin de l'autre homme et donc de soi-même... comme autre, par le biais de la Marionnette — commandé par des amis québécois, qui doit être livré à la fin du printemps 2016.

On me demande un titre et un argument : le prescripteur met toujours la charrue avant les bœufs, puisqu'il suppose finalement (*sic!* pour l'oxymore) que l'on a déjà trouvé, que l'on sait d'avance ce qu'on va raconter, alors qu'à la réception de la demande, on est toujours comme une poule devant un couteau, dans un moment de stupéfaction et de sidération (avec parfois une sombre envie de laisser tomber : un rien vous paraît une montagne).

Comme je dois intervenir deux ou trois fois, les titres et arguments à donner font système. J'ai un titre général — ce qui ne demande aucun travail: *Le soin de soi par le Théâtre de Marionnettes*. Sachant que je m'appuierai sur le Winnicott de *Jeu et réalité*, le second titre arrive *illico*: *La marionnette comme objet transitionnel*. En revanche, le troisième titre m'échappe.

Je dis que « le titre ne demande aucun travail » parce que certaines troupes ne demandent pas de recherche pour cette simple raison: l'état d'un esprit est la résultante d'années de travail, d'apprentissage, de culture, de lectures, de recherches. On y pense immédiatement, cela sourd de soi-même, cela va de soi. L'évidence est facile, disait Descartes... Il n'y a rien de sorcier à dénicher des thèmes généraux, cela relève de l'intention d'ensemble — imaginons Beethoven se disant: « Tiens, cette fois, une Symphonie » !... Mais entrer dans les détails, sentir des problèmes un peu nouveaux et inédits (même si nul n'est tenu d'être révolutionnaire, mais sans nouveau, à quoi bon écrire ?), faire venir des concepts adéquats, avancer dans le peu à peu de l'obscurité, voilà qui exige plus de concentration, et même une *décentration*.

En commençant à m'« agiter du bocal » (expression de Céline), je pense à Pascal et à Nietzsche (1971, p. 199, § 277): on ne trouve qu'à la fin ce qu'on devait mettre au début...), je me fais souvent la liste des vertus nécessaires, un peu comme un stoïcien en train de s'admonester, histoire de se préparer, comme un sportif. Il faudra recommencer sans cesse, chaque jour, car dans la recherche, on ne commence pas une fois pour toutes (Spinoza et Bachelard, contre Descartes). Mais j'ai l'expérience de ces labyrinthes, je sais qu'il faut être patient : je sais que le fruit tombera de l'arbre, à un moment ou à un autre, et que si ce n'est pas le bon fruit, ce sera un autre — mais tout cela, je le saurai au moment propice ou bien plus tard... Je sais que mon esprit est une « suffisamment bonne ressource » pour pouvoir avancer dans la banque des idées: j'ai des « pensées de derrière » (Pascal), des « pensées volantes » (Leibniz). Bachelard m'accompagne toujours: l'esprit a toujours l'âge de ses préjugés, l'opinion est vieille, alors que la science est constamment rajeunie, elle recommence sans cesse. Ça doit être ça, le *désir*. Mais il faut aussi un peu de *modestie*, pour pouvoir attraper les bonnes idées qui passent... l'art du *kairos*, du moment propice, de la bonne occasion... Comme dit Pasteur, le hasard ne favorise que les esprits préparés... Et de la *patience* aussi, sous la forme d'une passivité active: étudiant, j'avais un petit carnet vert, intitulé L'attente des idées, avec un dessin d'une «tente à idées» sur la couverture... De la *confiance*: l'âme pense toujours — Bachelard (1929, p. 5) encore: « Ce ne sont pas les choses qui viennent nous surprendre, mais c'est l'esprit qui construit sa propre surprise et se prend au jeu des questions». Et de la souplesse, de l'adaptation, de la méfiance envers tout dogmatisme, car certaines trouvailles peuvent entrer en contradiction avec d'autres — et il faudra choisir. Goethe (1943), cette fois: « Quiconque persévère dans sa recherche est amené tôt ou tard à changer de méthode », ou Norge (1990, p. 172): « Assez piétiné! Puisqu'on ne trouve pas la bonne méthode, il faut en choisir une autre. Une mauvaise méthode ressemble encore plus à la bonne que pas de méthode du tout. Tu boites, mais tu marches ». Allons-y.

N.B.: Je mets la fiction du monologue intérieur entre réflexions méthodologiques transcendantales et recherche à proprement parler... Ce monologue intérieur révèle les conditions de possibilité de ces pensées et pour les marquer, je les souligne.

§ 1. Trouver un titre.

C'est la première demande. Gare à ne pas ennuyer. Attirer l'attention du public... la vertu apéritive d'une clé, la vertu attractive d'un croc (Pascal)... pour donner des clés aux auditeurs, je dois capter l'intérêt, trouver un truc simple, direct, facile, éviter le trop abstrait, le «transcendental» (on réfléchit

sur le faire et on ne fait pas!). Me vient vite Montesquieu: « comment peut-on être persan? », question de l'étonnement, même factice, comme une colère feinte. Voilà ma matrice. Trouver un contenu. J'ai déjà marionnette. Passer du comment à marionnette, maintenant, comment faire? Je pense à l'effet du pantin sur le sujet, même si je sais déjà que le pantin ne sera qu'un biais, un intermédiaire: montrer, bouger, parler, révéler, suggérer, exprimer, distraire, divertir... oui, mais je suis loin de l'art-thérapie, trop général. Je pense à soin, guérison, résilience, éducation, formation, édification, redresser, corriger... mais trop formel, je sais ce n'est pas ce que je veux dire. Je veux un terme qui soit électro-choc, qui indique une irruption de la vérité dans l'esprit, car après tout, il s'agit d'une transformation de soi. Surtout ne pas cacher la violence. Je sais, avec Nietzsche, que la pudeur des origines (pudenda origo) est une des ruses défensives de l'esprit. Initier ne serait pas mal. Mais trop formel encore, car le discours et le gestus de la marionnette sont plus complexes et variés. Instruire me vient alors. A voir: il y a à la fois le côté formel (l'instructeur, l'initiation) et le côté contenu de savoir vrai (faire apprendre). En plus, instruire est honni aujourd'hui, c'est donc une bonne raison supplémentaire de le prendre (mais je n'oublie pas les verbes précédents, qui y seront inclus). J'ai donc: Comment peut-on être instruit par une marionnette? Bon, il me manque un grain de sel... car comme ça, ça sent le prof' et l'insti'... je pense à magie, magie blanche, magie noire, étrangeté des effets, sorcellerie des envoûtements, et le diable arrive => Comment diable peut-on être instruit par une marionnette? Ouf, j'ai mon titre (qui sera validé).

§ 2. Comment...

Je commence par le scolaire... c'est mon habitude, mon pli. Quand bien même je sais que je ne présenterai pas, le jour venu, les choses dans cet ordre. Cet élémentaire me donne un cadre, une base, d'où je pourrai décoller, délirer, extravaguer, vagabonder... Comment a deux sens: d'où ça vient (origine, source) et de quelle manière (la façon). Le premier sens m'affole, m'inquiète: quel boulot! Je tire le fil de la source : pourquoi même les Primitifs ont-ils eu l'idée d'avoir recours aux marionnettes (pantins, poupées, mannequins, masques, totems articulés, etc.) pour dire des vérités aux membres de la communauté? Je dis « pour dire des vérités », car il ne s'agit pas seulement de raconter des histoires... J'aime la phrase de Walter Benjamin: « On peut tout raconter aux hommes, mais on ne peut rien leur dire »... D'où est venue cette idée aux hommes? Question à adresser aux marionnettistes d'aujourd'hui, d'ailleurs... mais trop métaphysique, menant à l'abîme, l'origine n'étant pas une cause. Elle se pense, se rêve, s'imagine, mais elle ne se laisse pas connaître... L'ampleur du travail me décourage —

et ce n'est peut-être pas encore la question à poser ! Voyons le second sens, la manière, car après tout, si la marionnette est une manière, un style, une forme d'in(ter)vention, un média (comme dirait Mac Luhan) c'est bien parce qu'elle semble répondre à un besoin ou un désir (du coup, c'est une première réponse à la question de l'origine: quel besoin préside à l'usage de la marionnette ?). D'autant que j'aime bien manière, surtout ici, avec la marionnette! Rêvons, vive le brainstorming... façon de la main, tour de main, jeux de mains, prestidigitation (virtuosité des doigts de la main), tours de magie, tournure (d'esprit), envoi de signes, indication (renvoie à l'index), manipulation, mains propres et mains sales... je trierai ensuite, je sais que le matériau révèle des choses, attendons que ça se décante, laissons reposer la pâte à crêpes... En tout cas, je vois qu'il y a un fil rouge du comment à l'instruire...

§ 3. ... peut-on...

je ne lâche pas sur le scolaire, je verrai bien ce que ça donne : chercher est inductif (du particulier au général, mieux, du cas singulier à l'universel — si c'est vrai... —, mieux encore du donné à l'imprévisible, c'est ainsi que le nomme Brecht : "le théâtre inductif"), jamais déductif (du général au particulier — le théâtre de types, le théâtre bourgeois, prévisible...). Le verbe pouvoir ici a deux sens, un sens physique (capacité=> la marionnette peut-elle réellement instruire ou pas? Elle peut produire cet effet, cet événement? J'aime l'idée d'événement, je garde), et un sens moral (en a-t-elle le droit? Est-elle légitime pour ce faire? Là je sens le savon sur la planche: si la marionnette est un pantin inerte, un mécanisme, comment lui accorder un droit à instruire?... comme l'enfant et l'animal, le pantin n'est pas vraiment un sujet de droit (mais l'adulte est un sujet de devoir !) — en revanche, c'est une créature mineure envers qui on a des devoirs, ou plutôt par le biais duquel on doit accomplir son devoir, surtout si c'est du soin. L'éthique est à l'horizon, c'est bien, ça ferme mon cercle problématique, ça me donne un programme). Je sais que je commencerai par le sens physique, qui est moins problématique, plus "réel" et plus avéré, puisqu'après tout, c'est un fait, les hommes se servent des marionnettes pour soigner (ou pour aliéner, mais c'est le versant noir de la magie...). Et d'ailleurs cette ambivalence me mène au "on": qui donc est ce "on"? Evidemment le spectateur, sain ou malade, complet ou invalide, solide ou fragile, enfant, adulte, vieillard, que sais-je encore? Mais suis-je autorisé à en rester là, ne puis-je pas étendre ce on au marionnettiste lui-même, au fabricant de marionnettes (même ceux qui ne sont pas du métier : George Sand, Paul Klee, Georg Grosz, Nikolaus Harnoncourt, par exemple), à l'illusionniste de théâtre? Dire qu'on vient soigner est aussi une manière d'emprise, de rendre dépendant. Les médecins de Molière et Knock ne sont

jamais loin... la question thérapeutique et la question politique se mélangent, c'est la question du public captif, et je les réunis sous la question éthique: que fais-je quand je dis que je soigne par le biais de l'instruction de la marionnette? Je vois bien déjà la fécondité de la piste et de cette question, mais je fatigue à l'avance de devoir formuler tout ça, trouver les mots adéquats... Je pense à Chaplin à qui on demandait: « comment faites-vous pour trouver tous ces gags? — En y pensant toujours jusqu'à la folie ». Il faudrait dire ça aux jeunes chercheurs, en les rassurant: la folie est rare et lointaine, mais il est vrai que l'ilinx, le vertige est parfois bien prenant.

§ 4. ... être instruit...

Là, je sens que ça va se corser... Pourquoi donc tiens-je tant à cet acte, instruire? Parce que ma génération est celle de l'«Instruction publique», dévoyée maintenant en «Education nationale», surtout parce qu'on a renoncé à instruire pour venir apporter de l'aide éducative aux familles qui lâchaient sur cette exigence? Oui, il y a de ça. Mais comme je fais un travail intellectuel, les motivations subjectives pèsent peu et n'intéressent personne, surtout qu'elles sont réactionnaires. Ce qui m'intéresse, c'est d'apprendre. Instruire, c'est faire apprendre, tantôt les savoirs (théoriques et pratiques), tantôt les savoir-faire (pratiques et techniques). Instruire, c'est faire entrer violemment des semences de vérités dans l'esprit rempli de préjugés (je repense à Bachelard: l'esprit de l'opinion est vieux de ses préjugés). C'est forcer l'esprit à se réformer, à changer de point de vue, à se déplacer... Je pense à Kant, la 2^e maxime du sens commun: penser en se mettant à la place de tout autre (ce qu'il appelle pensée élargie), idée géniale, pas une invention, mais une découverte, celle d'une évidence, qui est là, devant nous, qui crève les yeux et qu'on ne voit pas, aveugles que nous sommes... Et là je sens que je tiens ma piste principale : instruire, c'est indiquer la voie de la vérité, c'est orienter dans la pensée, la connaissance et le savoir, la pratique et la technique (inventer sa marionnette, son masque), c'est renverser la représentation que j'avais auparavant du monde, des choses et des êtres... C'est déjà dans Platon et l'allégorie de la Caverne: obliger, contraindre le prisonnier à tourner sa tête vers le vrai. Le secret de ce que j'attends du théâtre de marionnettes est là: m'apprendre le monde et les rapports humains, faire apprendre ce monde — et pas seulement me faire jouir à la vue d'un beau spectacle esthétisant... Instruire le spectateur de l'ère scientifique, dit Brecht. Le théâtre de marionnettes serait-il capable de m'apprendre, à sa manière, ces savoirs qui sont indispensables... pas seulement à ma culture, mais à ma liberté d'esprit, à l'éducation de mon jugement, à ma distance critique vis-à-vis des autres hommes et du réel que nous devons affronter? Quand je dis moi, je pense à l'autre homme aussi, je

me considère comme l'autre homme (qui est en moi). La formule de Diderot me vient: « divertir et instruire ». On me dira “positiviste” — eh bien, là, oui. Surtout quand je pense à la puissance infernale de la superstition, de l'ignorance et des manipulateurs de tous ordres (derechef, la marionnette peut être aliénante, et tous les spectacles de marionnettes ne sont pas instructifs — même s'ils sont révélateurs de certaines supercheries ou dandysmes...). Je vois que l'avantage de l'instruction est que la notion fonctionne comme un filtre critique: j'expulse l'art pour l'art, l'esthétisme formel et dominant, mais aussi la névrose du contenu, du “message”. Mac Luhan a raison, “medium is message”, “ le message, c'est le medium, mais justement, ce n'est pas le message qu'il faut soigner (c'est l'erreur des staliniens), c'est le medium, c'est-à-dire la forme, le style, l'écriture, le sens matériel plastique et gestuel, le discours poétique, la présence, l'intensité, le rythme, les personnages, les masques, etc. Car, fidèle à la pensée élargie selon Kant, j'essaie de “me mettre à la place” d'un patient de l'art thérapie: qu'aurait-il donc à faire avec la masturbation stérile du monde des dandies et des branchés? La question de l'instruction est éthique (je savais bien que j'allais y arriver), surtout si c'est du soin qu'il s'agit. Et on n'intervient pas n'importe comment dans l'univers pulsionnel, nerveux, psychique, imaginaire et symbolique d'autrui. Un des vrais droits de l'homme, c'est le droit à la vérité. Rien de mieux que l'instruction par le théâtre et dans le théâtre (voir et faire, admirer et jouer, observer et fabriquer).

5. ... par une marionnette?

D'abord, je pense au paradoxe: poser la marionnette comme instructeur (même si on aura pu connaître des instructeurs qui étaient de vrais pantins! et même chez les instituteurs et les professeurs, hélas!), alors que nous savons très bien que c'est un objet inerte, non-vivant, une chose sans pensée, à la parole empruntée, un mécanisme articulé (et en plus, parfois, les fils sont visibles!). Ce n'est donc pas la marionnette qui instruit vraiment, même si elle nous révèle quelque chose: ne serait-ce que le besoin d'objets transitionnels entre moi, le monde et les autres... La marionnette nous cache autre chose, elle est la scène, et il nous faudrait voir / montrer l'arrière cuisine, les cintres, la machinerie. La marionnette est un prétexte, un écran, qui envoie des images ET qui fait écran. Nous le savons, celui qui instruit, c'est le marionnettiste, ou plutôt son art, son discours, son style... Nous le savons, mais nous ne voulons pas y croire. Comme pour la mort : nous vivons comme si nous étions immortels... Il me faut donc un module intermédiaire entre le spectateur, la marionnette et le marionnettiste... Qu'est-ce qui fait que je croie être instruit par la marionnette alors que c'est le manipulateur qui tire les ficelles? Ce qui produit cet effet étrange, c'est l'illusion. Ah, voilà le concept dont j'ai besoin.

J'entrevois nombre de paradoxes. Il y a de bonnes illusions (l'amour véritable, l'art), ce sont des illusions ludiques; il y a de mauvaises illusions, ce sont des illusions aliénantes. Pire encore: comme puis-je être instruit dans / par une vérité par le moyen de l'illusion? Comment l'illusion peut-elle être une cheville ouvrière du savoir? Pour tout le monde, l'illusion est erreur, tromperie, ruse perfide, mais voilà qu'elle a une positivité, qu'elle est opératoire, qu'elle est une condition du jouir et du savoir — au même titre que la perspective et la théorie des proportions en peinture...

L'os à ronger est ici: l'illusion est détour. Ce sera mon programme de travail. On ne peut lutter contre une passion que par une autre passion plus forte; on ne peut lutter contre une illusion dévastatrice que par une autre illusion, plus roborative... Ce travail de première recherche se limite à la saisie des lieux et à la liste des tâches. J'affronte alors le besoin d'art-thérapie ici, précisément — le problème universel du handicap. Penser à Joë Bousquet: « Dans la mesure où il s'accepte, l'homme s'enfonce dans la profondeur de sa nature qui est négation. Ainsi, ne sois pas toi si tu ne veux être perdu. (...) Le souhait inhérent à chacun de tes actes "ne pas être ce que je suis". » / « Parvenir à se faire aimer de sa propre vie ».

Le secret de l'action / de l'effet de la marionnette est dans le déplacement imaginaire du sujet, au sein d'un espace transitionnel et dynamique organisé par deux pôles, la marionnette et le sujet humain... Question d'utopie et d'atopie: l'espace invisible (où apparaît le sens) au-delà de l'objet et du corps du marionnettiste, espace insaisissable, imaginaire et symbolique, mais très effectif (bien plus que l'espace matériel concret). L'esprit est sans lieu, introuvable et, comme Dieu, partout. Cf. Valéry (1960, p. 814): « Qui regarde sa main se voit être ou agir là où il n'est pas. Qui pense, s'observe dans ce qu'il n'est pas ». La marionnette permet au sujet agissant / regardant de se déplacer hors de lui-même, de tenir une autre position / situation, de décentrer son propre regard. Elle est une aide à la re-création de soi, laissant le pathologique derrière lui — qu'il soit malade (pathologique) ou sain / normal (puisqu'il y a aussi un normal pathologique...). Dernière tâche, donc, la plus rude: sérier les formes du normal et du pathologique — Freud: l'homme normal est celui qui apprend à aimer et à travailler. La marionnette est un concentré d'éthique, en ce qu'elle oriente le regard intérieur vers l'essentiel: apprendre quelque chose de vrai, et en être changé, apaisé, plus fort. Je pense à une phrase de Freud, rappelant Spinoza: quand on connaît, on est par delà l'amour et la haine, car on est tout entier dans l'investigation (et la recherche!)...

Rhapsodie finale.

Je me transporte à la fin alors que je commence — la recherche doit avoir

un but. Finalement (sic!), mon objet est “positif”, au sens où il ne cultive pas la joie mauvaise de l’humiliation de la conscience, qu’on trouve chez Kleist et chez Kantor. Joie classique, cynique, logique et normale — il faut bien commencer par ça pour comprendre quelque chose à la grâce toute mécanique du pantin et à sa puissance de révélation.

A l’opposé, l’idée de la marionnette comme objet transitionnel pour l’art-thérapie est une idée optimiste, c’est une manière de s’occuper des hommes, une façon d’oublier un instant les rapports de force pour proposer un “vivre ensemble” respectueux de l’imaginaire de chacun et du symbolique qui nous lie tous.

Je vois une analogie entre l’infini du soin psychique et l’infini de la recherche des idées pour aider les hommes (l’éthique comme horizon de pensée): Sartre (Critique de la raison dialectique), à propos des processus de diastole / systole de la société (augmentation / diminution, production et création / destruction, néguentropie / entropie) parlait de totalisation / de détotalisation et de retotalisation du savoir, des expériences et de la pratique. Idée très juste. La Marionnette comme processus de production d’une communauté non exclusive, qui l’eût cru?

La suite au Québec...

BIBLIOGRAPHIE

- NIETZSCHE, Friedrich . *Par delà Bien et Mal*, § 277, *Œuvres Philosophiques Complètes*, T. VII, Paris: Gallimard, 1971, p. 199.
- BACHELARD, Gaston. *La valeur inductive de la relativité*. Paris: Vrin, 1929, p. 5.
- GOETHE, Johann. *Maximes et Réflexions*, n° 551, trad. Bianquis. Paris: Gallimard, 1943.
- NORGE, *Les Cerveaux brûlés* (1969), “*Pour la décision*”, Paris: Gallimard, coll. Poésie, 1990, p. 172.
- BENJAMIN, Walter, *Lettre du 16 juin 1939 à Bernard Brentano, Correspondance*. Paris: Aubier, 1979, T. 2, trad. G. Petit demange, p. 297.
- BOUSQUET, Joë. *La Connaissance du soir (en-tête)*. Paris: Gallimard, coll. Poésie, 1981, p. 25. (La première citation est signée de son pseudo, Basile Sureau. La seconde citation est issue de conversations privées avec Jean Paulhan - donc sans référence).
- VALÉRY, Paul. *Mauvaises Pensées et autres* (1942). Rééd. dans *Œuvres de Paul Valéry*. Paris: Gallimard, coll. La Pléiade, T. II, p. 814.